

Sujets corrigés de **philosophie**

Sujet 13 : suis-je le mieux placé pour me connaître ?

Introduction :

On entend plus souvent nos proches (parents, amis) dire qu'ils nous connaissent mieux que nous-mêmes.

Alors suis-je mieux placé pour me connaître ou bien

autrui est-il mieux placé que moi pour le faire ?

Développement :

Au premier abord, il me semble que je suis le mieux placé que quiconque pour me connaître. En tant qu'être conscient, j'ai le sentiment de savoir qui je suis. En revanche, il m'arrive souvent de penser que les autres ne me comprennent pas, qu'ils ne

peuvent avoir accès à mon intimité, et donc qu'ils ne me connaissent pas.

Toutefois, ma subjectivité n'est-elle pas un obstacle à une connaissance objective de moi-même ? Quand je prétends me connaître, ne suis-je pas au fond, de mauvaise foi ? La simple conscience immédiate que j'ai de moi-même n'est-elle pas illusoire ? **NIETZSCHE** a su prendre la mesure de la difficulté lorsqu'il écrit : «

combien des gens savent observer ? Nul n'est plus que soi-même étranger à soi-même ».

Autrui est-il pour autant le mieux placé pour me connaître ?

Il ne semble pas, comment peut-il portant de l'observation de mes comportements avoir accès à mon intériorité ? N'est-il pas extérieur à moi, à ce que je ressens, à mes pensées les plus secrètes

? Autrui risque de m'attribuer des qualités, des sentiments, des désirs qu'il me connaît. Si autrui ne peut pas me connaître, ce n'est pas seulement parce que je diffère de lui, mais surtout parce que comme moi, il est autre que ce qu'il croit savoir de lui-même.

Conclusion :

Se connaître soi-même est très difficile parce que l'observation de soi peut-être faussée par le caractère. De même, autrui ne peut pas me connaître car je suis une conscience. Par contre, je peux développer la reconnaissance avec lui qu'avec-moi-même.

Sujet 14: La démocratie est-elle le meilleur régime ?

Introduction :

La démocratie, par rapport à sa définition classique, est une forme particulière d'État. C'est un idéal et pour cela, même les régimes politiques les plus distants se réclament.

Alors, de tous les régimes la démocratie est-elle le meilleur ? Ne peut-on pas voire d'autre régime plus efficace que la démocratie ?
La démocratie elle-même

n'a-t-elle pas des difficultés à se réaliser pratiquement ?

Développement :

Il convient de se rappeler que dans la démocratie, la souveraineté appartient aux peuples.

Étymologiquement, Démos veut dire peuple et Crotos signifie puissance. Ce qui veut dire que dans la démocratie, c'est le peuple qui crée l'État afin d'assurer le bien de tous les individus. Les hommes se trouvant

dans l'obligation de vivre ensemble dans une société qui est l'État, signent des contrats qui définissent clairement leurs aspirations. Ainsi, dans la démocratie, les libertés individuelles et collectives sont assurées par l'État. Et à partir du moment où la volonté de peuple fait exister l'État, celui-ci a un sens. Les citoyens sont donc tour à tour gouvernants et gouvernés.

Mais la démocratie n'a-t-elle-pas des défauts ? Est-elle-même parfaite pour dire qu'elle est la meilleure forme de gouvernement ?

Comme MACHIAVEL, THOMAS HOBBS pensent que la nature humaine est fondamentalement mauvaise. Les citoyens abdiquent leur pouvoir aux seules mains du souverain qui est tenu d'assurer la paix, la sécurité et la justice.

Mais comme le note
HOBBS lui-même : « **Il appartient au souverain de faire tout ce qu'il juge nécessaire pour préserver la paix et la sécurité** ».

PLATON voit un autre danger dans la démocratie. En effet, il serait facile à un démagogue de profiter de l'ignorance du peuple pour devenir tyran. Ainsi, les autres membres de la cité auront pour simple tâche (travail) de faire ce qu'ils

savent faire à savoir : la défense de la cité, faire appliquer les lois, produire des biens nécessaires à tous.

Ajoutons que dans la démocratie, le suffrage universel n'est pas respecté : vole des voix, manipulation des chiffres, bourrage des urnes etc. les citoyens ne savent pas ce qui se passe au sommet de l'État et pourtant ils votent.

La démocratie n'est pas la meilleure dans la mesure où ces choses sont observées. Ne faille-t-il pas regarder la technocratie et le socialisme dans lesquelles les citoyens sont dirigés par les techniciens d'une part et d'autre part c'est le Socialisme qui les régie ?

Conclusion :

Le rôle de l'État est de protéger les intérêts de la

collectivité. Comme telle, seule la démocratie définit comme pouvoir du peuple, est le régime le plus approprié. Mais on constate souvent que les États démocratiques sont incapables d'assurer la paix, la sécurité, la justice, la concorde. Ce qui fait penser au défaut de la démocratie démocratiques. Mais comme le relève PLATON dans "La

République”, le pouvoir de l'État doit être confié aux philosophes, car lui seul connaît le vrai et le juste nécessaire.

Sujet 15: Peut-on identifier œuvre et travail ?

Introduction :

Ordinairement, on ne distingue pas une œuvre d'un travail étant donné que “Se mettre à l'œuvre” veut

dire “commencer à travailler”. L'œuvre est le résultat d'un travail mais le travail peut également désigner ses résultats, et pourtant l'on distinguera l'un de l'autre. Comment montrer l'identité et une œuvre et un travail ?

Développement :

Rappelons-nous que l'étymologie du mot travail donne à penser qu'il s'agit d'une activité radicalement pénible. Le concept général

du travail n'était pas pleinement constitué dans la Grèce antique, mais les différentes activités qui lui correspondent étaient dévalorisées. Le travailleur est un serviteur, voire un esclave en ce sens qu'il n'est que ce qu'il est parce qu'un objet est réalisé. Une sorte de chose est un peu au même titre que l'outil ou qu'une machine.

Dans la philosophie d'HEGEL le travail doit être

compris comme moyen par lequel l'humanité peut se réaliser. Pourtant, l'humanité pourrait d'abord se former en dehors de la sphère du travail par exemple on dira d'un écrivain qu'il remet son travail lors que celui-ci est une commende alimentaire, mais qu'il « **consacre sa vie a un œuvré** » Cette exemple montre que la nation d'œuvre par connotation positive, ne

s'identifie pas exactement à celle du travail. D'après HEGEL, en transformant la nature, l'esclave transforme sa propre nature. Il accède à la liberté, travailleur comptable, finalement le pouvoir d'une conscience qui a transformé la réalité selon sa volonté. L'œuvre manifeste la vérité de la conscience, son objectivité, sa réalisation, le mouvement par lequel elle soit former comme

conscience libérée du
besoin et libérée du maître.
C'est dans ce sens que
KARL MARX écrit : « **Le
travail, proprement dit
appartient exclusivement
à l'homme** ».

Cependant, la positivité du
travail, dans lequel l'homme
s'autorise et s'enrichit, peut
se transformer en négativité
et en appauvrissement. En
effet, selon **MARX** lorsque
le travail devient une
marchandise avec le

développement du monde de capitaliste de production. Ce dernier redevient essentiellement une peine. Alors en particulier, l'ouvrier s'extériorise dans son travail, plus le monde étranger, objectif qu'il crée en face de lui devient puissance puis il s'appauvrit lui-même et plus son monde intérieur devient pauvre moins il possède en propre.

Conclusion :

Le travail actif proprement humain peut recouvrir deux (2) formes très différentes : le travail réel d'une part, libre et volontaire par lequel l'homme s'affirme comme être pleinement humain. Le travail aliéné d'autre part de la seule nécessité imposée dans lequel le travailleur ne se reconnaît pas et donc le résultat lui est indifférent et étranger. On peut de ce constat, réserver le terme œuvre au produit

du travail réel, produit dans lequel le travailleur s'objectif et qui porte en lui-même sa finalité et sa valeur. Dans ce cas précis, on peut identifier œuvre et travail.

Sujet 16 : Y a-t-il des questions aux quelles aucune Science ne répond ?

Introduction :

Le Scientisme du XIXe
Siècle s'est illusionné en
affirmant que la Science
pourrait répondre
prochainement à toutes les
questions et remplacerait
avantage ment tous les
autres discours, il est
désormais abandonné par
les Scientifiques eux-
mêmes. Existe-t-il donc des
questions qui échappent à
l'approche Scientifique ? Si
l'on caractérise cette
dernière par la recherche

des lois, les questions métaphysiques (dont les objets ne sont ni expérimentaux ni répétables) sont bien extérieurs à la Science. A partir de ce constat toute Science est-elle capable de résoudre tout problème ?

Développement :

Des questions dont s'occupe la Science :

Les caractères de latitude scientifique. Exemple : les trois (3) étapes d'AUGUSTE COMTE. La science questionne des phénomènes généraux. ARISTOTE dit : « **Il n'y a de science que du général** ». La science questionne des phénomènes respectifs. Aucune science ne peut aborder des questions concernant les causes premières ou finales. Les

questions possibles pour l'esprit excédent le point de vue scientifique. Or il faut se demander pourquoi il se produit question philosophique. La religion répond à des questions dont la science ne peut changer. Exemple : pourquoi l'univers existe ? Exemple : Des questions mythologiques primitives à l'affirmation de la création de Dieu. L'interrogation métaphysique étrangère à

la science. Exemple :
Qu'est ce que l'être ?
pourquoi y a-t-il quelque
chose plutôt que rien ?

Conclusion :

Au regard de notre analyse, nous avons trouvé que la Science répondait à certain nombre des questions. Mais quant à dire qu'elle pourrait résoudre tous les problèmes de

l'homme, cela est une utopie (rêve irréalisable) celle la métaphysique pourrait permettre de faire des avancées intéressantes. Une question traverse l'esprit : est-elle toute puissante dans l'univers ?

Sujet 17 : Le travail n'est-il une contrainte ?

Introduction :

La figure historique de l'homme qui travail, qu'il s'agisse de l'esclavage antique pour délivrer l'usine mondiale, parait peu compatible avec l'exercice de sa liberté immédiate. De ce point de vue banal, il parait éviter que tend qu'il est exercé, le travail constitue une contrainte, tant physique (il oblige laa certaines geste ou certaine posture) que mental (il

nécessite de l'action). Mais n'est-il que cela ? Si long analyse son signification pour l'homme. Ne voit-on apparaître dans son concept des aspects, beaucoup plus positif ?

Développement :

Le travail interprète comme une contrainte. Le rappeler d'abord les conceptions plus

traditionnel de l'homme au travail (esclave Grec : « outils animé »). La condamnation d'**ADAM et d'EVE par DIEU** après le péché originel. Ne souligner que l'aspect contraignant reste historiquement présent, aussi bien au moyen âge que pour l'ouvrier d'Usine moderne (on peut au passage rappeler **MARX** : « **L'homme ne se retrouve lui-même qu'en dehors du**

travail, qui est non seulement contraignant mais deshumanisant).

Pourquoi ne pas prendre aussi exemple des situations l'arborisée et contraignante la situation du lycien : soumis à un horaire, à une périodicité de devoir... donc pouvant avoir les sentiments d'une absence de liberté.

Le travail est le besoin noté sous entendre que la critique marxiste du travail

moderne aboutie, non pas à l'espoir de supprimer toute forme de travail, mais à la réorganiser en fonction de besoin réel de l'humanité. Cela suffit pour indiquer le caractère contraignant appartient peut être moins au travail en lui-même qu'à ce différent mode d'organisation historique. On peut donc distinguer le concept du travail de son organisation socio-historique, celle-ci peut être

défectueuse sans que la signification du travail s'en trouve modifier. La nécessité de travailler, telle qu'elle est comprise de **PLATON** et à travers **ROUSSEAU, HEGEL** ou **MARX** et dit aux déséquilibres entre les besoins humaines et ce que leurs proposent la nature qui apparaît insuffisant.

En conséquent, travailler c'est modifié le milieu naturel pour obtenir de quoi

satisfaire le besoin. Mais le besoin humain est tel que à peine est-il satisfait d'un certain point de vue, il se reforme à propos d'un objet différent, **ROUSSEAU** souligne déjà qu'en modifiant le milieu, l'homme se modifie lui-même. Le travail est donc autoproducteur de l'homme ou humanisation. C'est pourquoi on admet qu'on sent stricte, l'animal ne travaille pas (il satisfait ses

besoins primaires mais il n'y a pas chez lui apparition des besoins différents) et l'animal ne se modifie pas par son activité.

Le travail est spécifiquement humain. « **On peut définir l'homme par la conscience, par les sentiments et partout ce que l'on voudra, lui-même se définit dans le pratique à partir du moment où il produit ses propres**

moyens d'existence » dit KARL MARX. Il n'y a de l'humanité authentique par le travail plus abstraitement.

HEGEL avait déjà considéré ce n'est que au travail que peut échouer le stade ultime de la liberté (dialectique du maître et de l'esclave). On peut ainsi considérer, soit que le travail apporte directement la liberté (version de HEGEL) soit qu'il participe

à la libération ultime de l'homme (version marxiste).

D'un point de vue moins philosophique, on peut aussi bien affirmer que le travail participe fondamentalement à l'élaboration de la culture humaine.

CONCLUSION :

Cette signification noble du travail se retrouve chez

les chômeurs (même s'il n'en a pas pleinement conscience), dès lors qu'il se sent exclu du social, et presque de l'humanité, en ayant le sentiment de ne « **servir à rien** » et de ne plus avoir de « **Dignité** ». Ainsi, les problèmes de l'organisation contemporaine de la production font-ils paradoxalement affleurer le sens initial du travail dans la mentalité individuelle ?

Sujet 18 : Peut-on dire que la Science est un remède à tous les maux ?

Introduction :

Par Science nous entendons un système de concept de théorie destinées à rendre compte des phénomènes. Nous l'avons aussi définie comme étant une connaissance rationnelle objective,

méthodique et universelle. Chaque fois que l'on évoque la science, il est toujours question de sa valeur. Cette valeur de la science a opposé plusieurs théoriciens de la pensée philosophique. A tel point que nous nous demandons si la science peut résoudre réellement tous les problèmes de l'homme. Autrement dit, un discours scientifique est-il possible ou encore doit-on faire

entière confiance à la science ?

Développement :

La science, en tant que connaissance rationnelle est valable pour tout homme, quelle que soit son origine. Elle a permis à l'humanité d'accomplir d'important progrès grâce aux performances qu'elle réalise. La science a permis à l'homme de domestiquer

la nature. Elle est l'une des composantes essentielle de la culture moderne. Elle offre à l'homme un pouvoir en le prolongeant par la technique. La science et la technique nous ont rendus selon **DESCARTES** : « **maîtres et possesseurs de la nature** ». La science est au service de l'homme. La science nous a permis de saisir les lois et les mécanismes qui gouvernent le monde.

Certains penseurs ont affirmé que la science est capable de résoudre tous les problèmes de l'homme. C'est ce qu'on appelle le **"scientisme"**, c'est-à-dire la croyance à la toute puissance de la science. Pour ces penseurs, ce qui n'est pas scientifique ne doit pas être considéré. C'est dans cette perspective que **le chimiste français MARCELIN BERTHELOT** a pu affirmer

: « La science est la bienfaisance de l'humanité ». Et JEAN ROSTAND a fait observer avec beaucoup de pertinences que « La science a fait de nous des dieux avant que nous n'ayons la structure de l'homme ».

Cependant, il y a lieu de noter que l'utilisation de la science pose problème sur le plan moral. La question qui se pose ici est celle de

savoir si la science est bonne au point de constituer un remède à tous les maux de l'homme.

Il serait un peu exagéré d'affirmer que la science peut résoudre tous les problèmes de l'homme. La science porte sur les faits. Or l'homme ne peut uniquement se contenter de fait concret. Nous savons bien que c'est de la philosophie que relève l'existence de Dieu, de

l'humanité de l'âme, de la liberté de l'homme dans le monde. Et tous ces problèmes ne peuvent pas nous laisser indifférents. Même s'il nous ait impossible de le résoudre, nous ne pouvons nous en empêcher de le poser.

En suite, on constate que la science est à l'origine de plusieurs périls qui pèsent sur l'humanité (manipulation

généétique, découverte de l'atome, déchets toxiques...), HENRY BERGSON soulignait déjà le vide moral de nos corps démesurément gonflé par la science et la technique. Un vide qu'il faut à tout prix combler par « **Un supplément d'âme** ». Dans cette perspective, nous ne pouvons pas affirmer avec certitude que la science peut résoudre tous nos problèmes. A ce sujet,

**LEWIS WOLPERT affirme
« Les études confirment
la grande admirable que
suscite la science aux
quelles s'ajoute l'idée peu
réalisme qu'elle est le
remède à tous les maux.
Mais on constate chez
certains, une graine et
une hostilité
profondément lu racines
[...] ils voient dans les
scientifiques des
techniciens froides et
sans individualité ».**

Conclusion:

En définitive, nous disons que la science entant que connaissance rationnelle donne à l'homme la possibilité de maîtriser son environnement. Si elle a permis à l'homme ou à l'humanité d'accomplir beaucoup de progrès grâce aux performances qu'elle réalise et aux

techniques qu'elle utilise,
c'est ne point l'occasion
d'affirmer quel est le
remède à tous les maux qui
peuvent faner du tort à
l'homme ou entraver son
épanouissement. Que dira-
t-on des enfants de la
science ?

Sujet 19 : L'État a-t-il pour rôle d'assurer le bonheur des citoyens ?

Introduction :

L'État se définit ici comme un ensemble d'institutions juridiques, politiques auxquelles les individus sont soumis. Il a pour rôle de mettre à l'aise les individus. C'est pourquoi on se pose la question de

savoir si l'État a pour rôle d'assurer le bonheur des citoyens ce qui veut dire l'État a-t-il pour fonction de faire le bien des citoyens ? Mais est-ce que l'État fait toujours le bonheur des citoyens ? Avant tout nous montrerons que l'État fait d'une part le bien des citoyens, en suite d'autre part il est le source de malheur.

Développement :

D'abord l'État a pour fonction de faire le bonheur des citoyens. Ainsi, pour réaliser leurs bonheurs, l'État dispose des moyens efficaces pour la sécurité contre les agressions extérieures tout comme intérieures. Dans le même sens, il crée des institutions en vue de sauvegarder la santé de ses citoyens. Pour cela, l'État construit des hôpitaux, des centres de santé etc. Le bonheur des

citoyens serait effectif lorsque ceux-ci sont bien éduqués. A cet effet l'État assure la scolarité des individus afin qu'ils prennent en main leurs destins. Bref, l'État a évidemment pour fonction d'œuvrer pour le bien être du peuple. Ainsi, il crée des possibilités pour la cohésion sociale, pour l'épanouissement des individus.

Mais est-ce que l'État reste seulement source de bonheur de ses citoyens ? Force est de constater que l'État fait le malheur des individus. Pour son pouvoir, il domine la masse. L'État écrase et aliène les individus. C'est à juste titre que **KARL MARX** disait : « **L'État est un instrument de domination au service de classe dominante** ». Selon **MARX** la présence de l'État fait naître trois

classes : la classe de bourgeoisie, la classe moyenne et le prolétariat. De ce fait, l'État représente la bourgeoisie et la masse dominée est le prolétariat. Et lorsqu'il ya deux classes, il y a aliénations ou l'exploitation des uns par les autres. Ainsi, l'État est la liberté des individus, d'où il faut la mort de l'État. Abordant dans le même sens pour **NIETZSCHE** : « **L'État est un monstre**

froid ». Donc sa simple présence l'État empêche les individus de se réaliser et de se promener librement. Il apparaît ici comme source de malheur.

Conclusion:

En définitive, il est ressorti le rôle de l'État. L'État a pour fonction de la création des conditions nécessaires en vue de la réalisation et de l'épanouissement des

citoyens. Cependant, ils s'avèrent que contrairement à cette fonction, l'État fait le malheur en opprimant, en aliénant la liberté des individus. Malgré tout, il convient aux hommes la présence de l'État pour l'harmonisation de la société. Pour cela, il serait nécessaire que l'État ne soit pas ni fort ni faible si non démocratique.

Sujet 20 : Est-ce qu'on peut être libre et obéir dans un État ?

Introduction :

Définie comme absence de toutes contraintes, la liberté est l'état de celui qui fait ce qu'il veut, choisit des activités indépendamment de toutes contraintes extérieures ou étrangères. De prime abord, on a comme impression que

liberté et contrainte
s'opposent théoriquement
car obéir aux lois dans un
État, c'est se soumettre à
ces lois. Mais dans la
pratique, la liberté consiste
à se soumettre, donc à
obéir aux lois de l'État. De
ce fait, observe-t-on de
contradiction entre libre et
obéir aux lois ?

Développement:

Le problème philosophique
de la liberté se pose à
l'homme en ce terme : la

liberté, c'est « L'état de l'être qui, soit qu'il fasse le bien, soit qu'il fasse le mal, se décide après réflexion en connaissance de cause, qui sait ce qu'il veut et pourquoi il le veut et qui n'agit que conformément à des raisons qu'il approuve ».

Il y a ici combinaison des termes libertés et de la nécessité, du sujet et de l'objet. On note que l'homme, entant qu'il est

sujet n'appartient pas aux déterminismes de la nature et aussi entant que libertés, il n'est pas soumise aux lois naturelles, donc pas à l'obéissance de l'État. Or selon **DEACARTES**, l'homme, élément de la nature est bien soumis à ces lois, mais entant qu'âme, il leurs échappe, donc libre.

Cependant, il ya une remise en cause de cette conception par le

développement des
Sciences humaines. La
Sociologie prouve que les
comportements humains
sont déterminés par de
processus socio-
économiques, la
psychanalyse affirme que
“**le sujet conscient**” est
déterminé par les lois de
l'inconscient... Donc,
l'individu n'est pas maître
de ses actes et de sa
conscience. C'est dans cet
ordre d'idée que **SPINOZA**

dit : « J'appelle libre l'homme qui vit sous la conduite de la raison ».

Ainsi, la raison humaine doit être le fondement de l'acte libre et **JOUBERT** d'ajouter : **« Être libre n'est pas faire ce qu'on veut, mais ce qu'on a jugé meilleure et plus convenable ».** A travers cette démonstration, on peut dire qu'il ya contradiction entre être libre et obéir dans un État. Comment faire pour

dépasser ce dualisme
liberté et obéissance aux
lois ? Étant au monde,
l'homme est dans la loi,
mais sa liberté peut naître
au cœur même de la loi.
Sur l'angle purement
morale et politique,
comment conçoit-on ce
dualisme ? Sur ce plan, la
philosophie politique
oppose l'état de nature à
l'état civil. La liberté
naturelle des individus est
en totale contradiction avec

l'obéissance aux lois politiques. Libre de toute obéissance ou soumission aux lois politiques, l'individu naturel est soumis aux lois de l'état de nature.

Conclusion :

Obéir aux lois morales ou politiques peut faire oublier que celles-ci ne tombent pas du ciel. L'homme lui-même qui crée les lois peut s'interroger sur leurs valeurs, les modifier ou les renverser. Ces pouvoirs se

traduisent en liberté. Être libre et obéir aux lois d'un État semble se contredire mais il convient de dépasser cette apparence car **ROUSSEAU** n'a-t-il pas dit : « **C'est l'obéissance aux lois qu'on s'est prescrite qui est liberté** » ?

Sujet 21 : Peut-on rester libre et se sentir obligé ?

Introduction :

L'expression banale d'un sentiment d'obligation de faire ou de ne pas faire quelque chose, semble définir une situation dans laquelle, la liberté risque d'être. S'il est vrai que le langage quotidien confond l'obligation et la contrainte, le point de vue philosophique prend soin de les distinguer : la première

a sa source dans le sujet lui-même, alors que la seconde provient de l'intérieure. On en vient à penser des lors que l'obligation, très capable de contredire les intérêts ou les passions, relève de la raison dans sa dimension pratique. La possibilité de lui désobéir indique que, loin de contredire la liberté, elle en constitue une manifestation. Alors peut-on

rester libre et se sentir
obligé ?

Développement :

Le langage quotidien distingue peu obligation et contrainte. Pour l'élève, le devoir "obligatoire" constitue une contrainte à laquelle il aimerait parfois échapper. Pour les citoyens, le paiement des impôts est lui aussi

obligatoire. Dans un cas comme l'autre, la contrainte de la sanction semble jouer un rôle non négligeable dans l'accomplissement du devoir. Il en va de même pour l'automobiliste qui s'arrête au feu rouge en l'absence de toute circulation ou de tout piéton : il s'oblige à respecter le code de la route qui peut alors lui paraître inutilement.

Aussi, l'obligation et contrainte se confondent

pour l'enfant. On oblige l'enfant à être poli, à ne pas mentir ou à ne pas voler, à dire merci, etc. Dans cette période, l'obligation provient, comme la contrainte de l'extérieure, mais c'est parce que l'enfant, moralement parlant, n'est pas encore un véritable sujet : ne pouvant pas décider par lui-même de ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire, il réagit parfois aux obligations

qu'on lui impose par des mouvements de colère ou de larmes. C'est l'accès à la maturité qui produit la distinction entre obligation et contrainte. La philosophie s'intéresse à ce qui constitue la pensée lorsqu'elle est précisément sortie de l'enfance, az ce que **KANT** nommé sa « **tutelle** ». Il faut réfléchir et agir en fonction de la raison et des enseignements, il s'agit désormais d'adopter

une conduite réfléchie ou raisonnable. Là vient la distinction car les contraintes véritables s'exercent sur un être de l'extérieur et viennent contrarier son mouvement ou sa volonté, alors que les obligations ont leur source dans ce sujet lui-même.

L'obligation est en fait liée à l'autonomie de la volonté lorsqu'un sujet est contraint, il est plus ou moins durablement soumis à une

force extérieure à lui-même. C'est parce que la contrainte peut s'exercer par des moyens matériels ou physiques qu'on ne peut pas la déjouer. Exemple : l'esclave dont l'activité profite son maître est contraint. Mais au contraire, l'obligation renvoie à l'autonomie. Au sens strict, ce qui oblige ne provient pas de l'extérieur : l'obligation est ressentie à l'intérieure du sujet lui-

même. Il s'agit ici d'une sanction ou châtiment car je peux me croire assez intelligent ou malin pour y échapper. Ce n'est donc que parce que je sais ou devine qu'il est obligatoire d'être honnête, qu'il faut et que c'est un devoir.

Conclusion :

Loin de restreindre la liberté et prouver par un sujet, l'obligation, quelle

que soit la réponse qu'elle suscite, fournit l'occasion d'en éprouver la réalité. Obéir à l'obligation. C'est se référer à un devoir dépendant de l'autonomie, qui constitue en quelque sorte l'affleurement (action d'être du niveau de, d'apparaître à la surface, de toucher) de la liberté dans la pratique. Lui désobéir c'est encore manifestée sa liberté, même si celle-ci paraît « détraquée » en ce

qu'elle défait l'universalité
comme capacités
d'autodétermination.

Sujet 22 : Y a-t-il des questions aux quelles aucune Science ne répond ?

Introduction :

Le scientisme du 19^e siècle s'est illusionné en affirmant que la science pourrait répondre prochainement à toutes les questions et remplacerait avantageusement tous les

autres discours, il est désormais abandonné par les scientifiques eux-mêmes. Existe-t-il donc des questions qui échappent à l'approche scientifique ? Si l'on caractérise cette dernière par la recherche des lois, des questions métaphysiques (dont les objets ne sont ni expérimentaux, ni répétables) les questions sont biens extérieures à la

science et elles peuvent trouver des réponses dans la croyance religieuse. Cette cohabitation de la science et de la croyance peut servir être conflictuelle. De ce fait, existe –t-il des questions dont la science n'est pas capable d'aborder ?

Développement :

Des questions dont s'occupe la science : caractère de l'attitude scientifique. Exemple : les trois états d'AUGUSTE COMTE. La science questionne des phénomènes généraux. ARISTOTE : « Il n'y a de science que du général ». La science questionne des phénomènes répétitifs. Aucune science ne peut aborder des questions concernant les causes

premières ou finales. Les questions possibles pour l'esprit excédant le point de vue scientifique. Se demander comment se produit un phénomène. Des questions scientifiques. Or il faut se demander pourquoi ou pourquoi il se produit ? la religion répond à des questions dont la science ne peut se charger. Exemple : pourquoi l'univers existe-t-il ? des questions mythologiques

primitives à l'affirmation de la création par Dieu ce qui implique l'interrogation métaphysique étrangère à la science. Exemple :
qu'est-ce que l'être ?
Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?

Conclusion :

La science étant définie comme rationnelle, objective et universelle, est

capable de répondre à beaucoup des questions de l'homme. Cependant un certain nombre des questions que se pose l'homme aucune réponse de la science. Ce sont des questions d'ordre métaphysiques, religieux ou d'ordre moral. Il se pose de ce fait les questions de la toute suffisance de la science l'aient-elles effectivement ?

Sujet 23 : (BAC BLANC)

Dissertation : Quelle est la place de la souffrance dans la connaissance de soi ?

Introduction :

La souffrance semble avoir une valeur négative. Le sens commun pense que la souffrance ruine l'effort. En d'autre terme, la souffrance

n'aurait aucun rôle dans la conscience de soi. Mais cette opinion est critiquable, car la souffrance ne permet-elle pas malgré tout à l'individu de progresser dans la connaissance de soi et même de l'autre ? Cette connaissance serait-elle possible par l'expérience de la condition humaine ?

Développement :

Par principe, la souffrance a un caractère négatif. Mais bien que négative de la personnalité, elle peut être assumé et on peut lui accorder un sens quand il s'agit de la connaissance de soi. On peut distinguer relativement à la personne humaine 2 sortes de souffrances : la souffrance morale conduit à l'aliénation du corps et des facultés physiques résultants d'une

inadaptation avec les autres, avec le monde ou avec soi-même. Ici, la souffrance est négative, c'est une conduite az l'échec à laquelle on se force de remédier ; ceci est tout à fait plus vrai que même la psychanalyse qui se propose de guérir l'individu ainsi atteint n'obéit elle-même qu'à l'impérative sociale de réadapter l'individu à la société. En ce qui concerne la souffrance

physique, on peut la définir comme une aliénation de tout le corps par atteinte portée à l'un de ces éléments. Le remède n'est recherché qu'au seul point de vue médical et organiciste de la biologie. Ceci a pour conséquence que la médecine se déclare impuissante ; la souffrance physique est souvent vécu comme un échec qui met à l'écart de la vie sociale et limite les aspirations de

l'individu à sa réalisation. On aboutit donc à cette conclusion que la souffrance a un caractère négatif. Toutes fois dans sa compréhension profonde, elle a une autre signification. Bien que négative, comme nous l'avons soulignée plus haut, la souffrance, si elle est bien assumée peut aider à se comprendre comme la souvent dit, la souffrance physique ou morale est

l'expérience de nos limites. Avec l'évolution de la science et des techniques, on constate que l'homme à tendance a oublié ses limites, et se considère comme un dieu. C'est ce qui explique le caractère insupportable de la souffrance et l'emploi de tous les moyens pour solutionner ou l'endiguer. C'est dans ce contexte que PRADINES dit : « **Ce n'est pas en construisant qu'on**

**devient un constructeur ;
c'est plutôt en détruisant
[...]. Il s'agit de détruire
pour chercher dans ce
procède le secret et le
ressort de la construction
».** Or, justement la
souffrance morale a elle
aussi une liberté qui
l'empêche d'être à la Mercie
de ma volonté. La
souffrance physique, quant
à elle, rappelle à l'homme
qu'il est fils de la terre
quand il veut l'ignorer, elle

rappelle ainsi l'humanité de sa condition.

Cependant, ce sont encore là des valeurs négatives apportées à la souffrance, qui fait faire à l'homme une expérience négative de lui-même. Il faut ajouter à cela que la souffrance physique a un sens dans la mesure

où elle devient un sacrifice. Dans le sacrifice voulu, l'être humain se connaît ou connaît l'autre dans la qualité oblatrice (amour désintéressée) qui lui est essentiel. On pourra ici se référer à des souffrances positives comme la souffrance du combattant, du religieux, de l'artiste, etc. cette souffrance ne doit pas être conduite exceptionnellement, elle doit être une conduite

quotidienne dans la vie de la famille, dans la vie sociale, dans la relation de l'homme avec les éléments naturels. En tant qu'il réalise l'emprise de la vie personnelle sur l'idéal, le sacrifice librement consenti est un facteur essentiel de la vie ou de la connaissance de soi et de connaissance de l'homme.

Conclusion :

A priori (ou d'avance), la souffrance est apparue comme un facteur négatif de la liberté humaine. Toutefois on a pu relever que la souffrance comprise comme sacrifice libre consenti est un bien fait qui permet à l'homme de se connaître et de connaître le monde.

Sujet 24 : Le pouvoir politique est-il par essence violent ?

Introduction :

Définit comme le droit d'exiger quelque chose ou la capacité effective d'exercer une autorité sous peine d'une sanction. Le pouvoir politique dépend du pouvoir de l'État et on pense du coup à la

violence. Tout pouvoir politique est-il nécessairement violent ? Autrement dit, l'État s'arroge t-il le monopole de la violence dans son exercice ?

Développement :

Dans la première partie. A quelles conditions, l'État ou le pouvoir politique peut être garant des libertés ?

L'ESSENCE DE L'ETAT COMME GARANT DE LA LIBERTE : ces penseurs ont montré dans leurs œuvres :

ROUSSEAU dans son
œuvre "contrat social".

SPINOZA dans "le traité
théologico-politique" et
HEGEL dans son œuvre
"les principes de la
philosophie".

Selon ROUSSEAU, dans la
démocratie, le pouvoir
politique est garant.

Selon les penseurs, seul l'État est le garant de la liberté.

Ce que le pouvoir politique n'est pas : la domination, instituer la lutte, la haine, la crainte, la colère, la ruse entre les hommes, esclavage, transformations des hommes en bêtes brutes ou automates, en bref la violence illégitime. Mais ce que le pouvoir politique doit faire est de :

libérer l'individu de la crainte, assurer la sécurité (conservation du droit naturel, d'exiger et d'agir), assurer la liberté de l'âme et du corps, assurer une raison libre, assurer la solidarité entre les hommes.

Mais en cas de violation de ces principes par les citoyens, le pouvoir politique peut user de la violence légitime pour

**faire régner l'ordre et la
quiétude.**

**Dans la deuxième partie :
L'ETAT COMME
OBSTACLE A LA
LIBERTE :**

**Selon les anarchistes et les
marxistes : « L'État est un
rouleau compresseur de
la liberté ».**

**Selon l'absolutisme
NIETZSCHE, le pouvoir
politique est destructeur,**

sauf le souverain qui domine.

Mais dans l'État ou le pouvoir politique, la domination, la crainte, l'insécurité sont des exemples atypiques qui montrent que le pouvoir politique est par essence violent. C'est en ce sens que **FREUD** : « **Le concept de pouvoir peut se prendre en un sens restreint, celui du gouvernement ou pouvoir**

**public c'est-a dire
l'ensemble des organes
étatiques (pouvoir
exécutif, législatif,
judiciaire) et en un sens
large entant qu'il
constitue la puissance au
frontière indistinctes et
variables qui exerce la
domination politique qui
exerce la domination
politique dans une
collectivité ».**

Conclusion :

Au terme de notre analyse, nous convenons que le pouvoir politique ne peut s'en passer de la violence, car qui dit pouvoir, dit institution, pouvoir politique ou pouvoir public. **MONTESQUIEU** n'at-il pas relevé que : « **Quel est le**

droit qui périclisse quand la force cesse ? ». Aussi faut-il que la violence qui est l'essence du pouvoir politique soit légitime, conforme à la loi. Car s'il ne s'agit pas de cela, on débouchera sur l'état de nature ou seule la force (violence) tient lieu de droit.

Sans la violence, le droit peut-il se faire prévaloir ?

Sujet 25 : La violence peut elle avoir raison ?

Introduction :

La philosophie classique
voit dans la violence, une
expression du triomphe de
passion « **Entant que les
hommes sont dominés
par des sentiments qui
sont des passions,
observe SPINOZA. Ils
peuvent s'imposer les**

uns, les autres ». Entant qu'elle relève des passions, la violence s'oppose à la raison. Entant qu'universelle, la raison n'est pas violente. Alors la violence peut-elle raison ?

Développement :

Prime abord, entant qu'elle est faculté de bien jugée, la raison s'érige en tribunal et porte condamnation. Du fait

même que **SOCRATE** raisonne sur la cité, il s'oppose à l'ordre public établi, il lui fait violence, au point que cet ordre se fait toujours contre un autre ordre. Entant qu'elle est faculté de connaître, la raison ne progresse également que sur la ruine des systèmes précédents. En détruisant ce système, la connaissance rationnelle peut d'une certaine façon faire violence à l'homme lui-

même : on songe pour reprendre l'analyse aux « **blessures narcissiques** » influées à l'homme par la science (celle du géocentrisme avec **DARWIN** et celle de la découverte de l'inconscient avec la **psychanalyse**).

Par contre, selon **MARX** et **ENGELS**, la violence joue dans l'histoire un rôle révolutionnaire, car elle est un moyen qui permet au mouvement social de

détruire les forces figées,
de lutter contre la
décadence de la société.
Selon **HEGEL** et **MARX**
que l'idée de droit est
confondu avec celle de la
force. Pour **HEGEL**
précisément, la puissance
réelle est la seule mesure
du droit. **THOMAS**
HOBBS dans sa
"conception
Sociopolitique" pense que
le droit se ramène dans
tous les cas à la force.

C'est ainsi qu'il voit dans l'État ou l'homme est un loup pour l'homme.

L'homme est naturellement méchant. Pour préserver sa vie, il use de son pouvoir.

On peut conclure que ces 4 penseurs confondent le droit avec la violence. Or on peut avoir raison et être vaincu, c'est dans ce sens que **GANDHI** dit : « **La non-violence triomphera sur toutes les forces matérielles du monde** »

entier ». D'après GANDHI, la non-violence est infiniment supérieure à la violence.

Conclusion :

La violence peut avoir raison dans la mesure où la raison elle-même est violente. Reste à savoir si le point de vue de la raison est souverain ou si, dans l'ordre moral, il doit se

soumettre az une exigence
plus haute, le refus de toute
violence, même «
raisonnable ».

FIN